À l'écoute des voix discordantes

Roman de la subjectivité et postures du lecteur dans la sixième histoire des Illustres françaises (1713) de Robert Challe

Jocelyn Maixent

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10220>

DOI : 10.4000/narratologie.10220

ISSN : 1765-307X

Éditeur

LIRCES

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 213-220

ISBN : 2914561032

ISSN : 0993-8516

Référence électronique

Jocelyn Maixent, « À l'écoute des voix discordantes », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 10.2 | 2001, mis en ligne le 01 janvier 2001, consulté le 11 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/narratologie/10220> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/narratologie.10220>

A L'ÉCOUTE DES VOIX DISCORDANTES
Roman de la subjectivité et postures du lecteur
dans la sixième histoire des *Illustres françaises* (1713)
de Robert Challe

Jocelyn MAIXENT

Dans *Les Illustres françaises*, ce roman à devisants signé par un écrivain-voyageur peu conformiste qui pousse très loin la liberté de l'écriture et du jeu romanesques, la polyphonie narrative débouche sur l'un des tout premiers romans de la subjectivité, cette notion découverte et « mise en œuvre » – en œuvre littéraire – au XVIII^e siècle. Cette subjectivité fait sortir le récit d'un système d'énonciation relativement univoque, qui donne au genre romanesque le visage de la Vérité révélée, pour l'inscrire dans la double lignée du doute sémiotique et de la lecture distanciée et critique. En toile de fond, un enjeu idéologique (quel constat philosophique peut découler du plurivocalisme et de la subjectivité ?) et un enjeu « épistémologique » (de quel type de vérité sur le monde un roman aux voix narratives émiettées, brouillées et satellisées peut-il être le détenteur ?). On pourra alors se demander si, dès 1713, *Les Illustres françaises* ne proposent pas au roman, à travers une habile remise à plat de son fonctionnement, un projet interrogateur, questionneur, pour appréhender avec lucidité l'opacité du monde réel enfoui sous le palimpseste infini des subjectivités.

Les *Illustres françaises* : les singularités d'un roman à devisants

Le recueil de Challe constitue l'un des derniers avatars du roman à devisants. Mais alors que les tenants du genre, au premier rang desquels l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, présentent une organisation compartimentée des histoires, sans connexion véritable entre les segments narratifs, il existe dans le roman de Challe une porosité manifeste entre

le monde du récit et le monde donné pour réel (puisque certains devisants sont eux-mêmes les personnages des histoires racontées). Ce tissage savant entre sphère de l'énoncé narratif et sphère de l'énonciation permet l'interpénétration des histoires entre elles et l'entrecroisement des fils narratifs, spécificités majeures du récit chalien par rapport à ses devanciers.

On entrevoit aisément ce que cette spécificité recèle de richesses pour qui veut jouer du fonctionnement de la voix narrative. La parole énonciative, se voyant partagée, émiettée, mise en mouvement, fait jouer les uns par rapport aux autres et souvent les uns contre les autres, différents degrés de réalité et donc différents points de vue sur un même fait ou une même série de faits. Ce décloisonnement des prises de parole aboutit à ce que les histoires ne parviennent à leur dénouement véritable que dans les circonstances où elles sont racontées, c'est-à-dire dans le présent de l'énonciation. Les voix narratives ne se contentent pas de raconter un passé révolu : elles ouvrent à une suite (et en général à une conclusion) qui laisse aux récits le loisir de se prolonger directement dans le présent.

D'autre part, il faut noter que quatre des sept narrateurs racontent leur propre histoire, ce qui permet de les caractériser, selon la terminologie de Gérard Genette, comme des narrateurs homo-intra-diégétiques. Messieurs Des Ronais, Terny, Dupuis et Des Frans (le narrateur de la sixième section, sur laquelle nous allons plus précisément nous arrêter) incarnent à la fois les personnages principaux de leur histoire et la voix narrative qui conte cette histoire. Dès lors, l'étendue des jeux possibles sur l'instance narrative est immense si chaque narrateur est ostensiblement présenté par l'auteur Challe comme le metteur en scène de sa propre histoire. Le récit de l'histoire de Des Frans se donne à lire à travers le filtre ô combien subjectif, et donc virtuellement sélectif et opaque, du narrateur-personnage.

Brouillages et problèmes énonciatifs de la sixième histoire, « Histoire de Des Frans et de Sylvie ».

Pour comprendre l'enjeu du récit subjectif pour le narrateur Des Frans, il convient de brosser, même si ce n'est qu'à gros traits, le schéma narratif de cette sixième histoire, et surtout le schéma de sa réception, c'est-à-dire l'histoire des différents états par lesquels passe le lecteur au cours du récit.

Des Frans, gentilhomme à la jeunesse libertine, rencontre à Notre-Dame une jeune fille prénommée Sylvie. Belle personne, férue de musique, Sylvie envoûte le chevalier Des Frans qui lui déclare sa flamme, lui jurant « une ardeur éternelle » (p. 316)¹. Mais très vite, l'amoureux transi reçoit des lettres d'un certain Valeran, lettres qui jettent un terrible soupçon sur l'aimée et l'avertissent « qu'on avait pitié de me voir la dupe d'une fille qui me méritait si peu » (p. 320) et que Sylvie n'est autre qu'une fille sans naissance, enfant trouvée voleuse et maligne. Voilà notre preux chevalier Des Frans tragiquement tiraillé entre son amour et son honneur. Suit un long épisode (une quinzaine de pages) de discours rapporté : Des Frans reprend les paroles de Sylvie (premier entremêlement des voix narratives) qui raconte elle-même son histoire en se justifiant et en condamnant les rumeurs distillées par Valeran, ancien amoureux éconduit désireux de salir la réputation de la belle qui lui résiste.

A ce stade l'indécision du lecteur (et des devisants, que l'on peut considérer ici comme une habile mise en abyme de la communauté des lecteurs) est totale, à tel point que Challe orchestre à ce moment une pause dans le récit : les devisants font collation et commentent la première partie de l'histoire, oscillant entre les interprétations proposées par les voix de Des Frans, de Sylvie et de Valeran, sans trouver pour autant la clé de ce qu'on pourrait commencer d'appeler « l'énigme Sylvie ». D'autre part, Challe s'ingénie à brouiller les pistes un peu plus encore en faisant intervenir à ce moment une quatrième voix narrative, celle de Dupuis (l'un des devisants, qui estime avoir bien connu Sylvie à travers un ami commun

¹ On se référera pour la pagination à l'édition de Jacques Cormier et Frédéric Deloffre, Paris, Droz, collection « Textes littéraires français », 1991.

du nom de Gallouin) qui prend la défense de la jeune fille, contredisant en tous points le récit « orienté » du chevalier Des Frans :

« La pauvre Sylvie a toujours été la victime de ses amants maltraités ; toujours mal à propos soupçonnée quoique très sage et très vertueuse » (p. 361)

Le lecteur se trouve donc plongé dans la plus grande perplexité. On remarquera au passage la belle efficacité romanesque de cette perplexité, qui renforce l'appétit de récit chez le lecteur : ce dernier (comme les devisants) attend d'être instruit, d'en savoir plus pour juger. On peut dire que Challe exécute magistralement la partition de nos attentes... Le sens, la vérité, se présentent jusqu'à maintenant comme un courant alternatif faisant osciller le lecteur entre deux lectures du personnage de Sylvie : posture à la fois inconfortable et grisante.

Entre temps, un nouveau personnage, Rouvière, ami de Sylvie et cinquième voix narrative, livre devant Des Frans une nouvelle version de l'histoire de Sylvie et fait l'apologie de la jeune fille (qui selon lui est la plus vertueuse des femmes) et tue Valeran pour le punir de ses calomnies. Mais la passion unit toujours Des Frans à Sylvie, et le voyage du chevalier à Rome, pendant cinq mois, ne fait qu'accroître cet amour. Au retour d'Italie, un mariage clandestin est organisé, suivi de trois mois de bonheur pour les deux amants. Après le récit d'un incendie (fort symbolique) survenu dans le château du chevalier en Poitou, Des Frans en arrive au « funeste endroit de [s]on histoire : préparez-vous à entendre, dit-il aux devisants, le comble de ma honte, de ma rage et de ma faiblesse ». Il trouve dans le lit de Sylvie un autre homme nommé Gallouin (l'ami de Dupuis introduit précédemment par lui dans le récit). Plein de rage, Des Frans conduit Sylvie dans son château ruiné et la séquestre au cachot, nourrissant le dessein de « la faire mourir inconnue dans une prison éternelle » (p. 415). Après un mois de mauvais traitements, Des Frans libère Sylvie par pitié, laquelle trouve refuge dans un couvent. Elle y meurt de chagrin peu de temps après.

Le lecteur, à cette étape, voit une nouvelle certitude s'effondrer : Dupuis, l'un des devisants, le seul à défendre

Sylvie, fait lire à l'assistance une lettre que Sylvie avait envoyée à Gallouin, lettre reproduite intégralement dans le roman. Sylvie y expose sa version de l'histoire, toute différente. La lettre, avec tout le poids du document-vérité, juxtapose donc une nouvelle voix narrative qui va brouiller la version de Des Frans à laquelle le lecteur commençait tout juste d'apporter son crédit ! Dans sa lettre, Sylvie explique de bonne foi qu'elle demande à Gallouin de renoncer à elle et lui avoue son attachement profond à Des Frans. La question de la responsabilité morale de Sylvie achoppe donc *in fine* sur une aporie : le lecteur se trouve dans une posture aussi délicate que délicate, contraint de renoncer à son identification à Des Frans, identification qui l'a tout de même « tenu » pendant cent cinquante pages. Indécision totale : qui croire ? Comment juger Sylvie ?

Or la lecture de la septième histoire va encore épaissir l'heureux malaise du lecteur : Dupuis, racontant sa propre histoire (dont il est le personnage-narrateur), se livre à une digression concernant ses rapports avec Gallouin, l'amant retrouvé par Des Frans dans le lit de Sylvie. Il rapporte alors les mots de Gallouin, qui avoue l'absolue innocence de Sylvie et son absolue culpabilité : Gallouin aurait fait envoûter Sylvie grâce à une potion magique répandue sur son collier.

Ainsi, cent pages après la fin théorique de l'histoire de Sylvie, une version complète mais aussi peu vraisemblable que la première nous est donnée. Ce sera en tout cas celle qui sera finalement retenue par les devisants, qui finissent par honorer dans les larmes « la mémoire de la pauvre Sylvie » (p. 544), en complète contradiction avec leur réaction première.

Cette longue paraphrase n'aurait pas d'intérêt si elle ne laissait apparaître l'entremêlement inextricable des voix narratives qui détiennent chacune une vision particulière du personnage de Sylvie. « Est-elle bonne, est-elle méchante ? » aurait questionné Diderot. Est-elle ange ou démon, femme duplice et retorse ou jeune fille naïve trompée par les sortilèges du désir masculin ? Le lecteur, tiraillé entre ces deux pôles, jouissant de cette ambiguïté finalement garante de son désir de lecture, est presque laissé pour mort par le récit, déli-

cieusement étourdi par les oscillations permanentes de son jugement.

En effet, pour un seul et même segment narratif – l'histoire de Sylvie – s'entrecroisent donc plusieurs voix narratives entre lesquelles le lecteur ne sait plus choisir. A qui peut-il accorder crédit ? Toutes ces voix, enchâssées les unes dans les autres, se trouvent en quelque sorte « invalidées » par la cacophonie interprétative qu'installe leur concert désordonné.

Seule une voix auctoriale affirmée comme telle, détentrice de la vérité, pourrait unifier les voix discordantes, estomper les pluralités énonciatives, séparer le bon grain de l'ivraie et nettoyer le récit de ses opacités. Or cette voix auctoriale est quasiment absente, se contentant d'organiser la polyphonie/cacophonie et d'en jouir. Cette voix auctoriale se cache pourtant dans les interstices de la *dispositio* : elle se manifeste en organisant les différentes prises de parole des différents narrateurs, donc en introduisant du trouble et en perturbant la révélation des informations au lecteur. Dès la fin de la cinquième histoire, c'est-à-dire avant même le début du récit de Des Frans, Challe s'ingénie à faire savoir au lecteur la mort conjointe de Sylvie et de Gallouin, étouffant dans l'œuf la tension dramatique. La fin précède le commencement et retire au lecteur le délice de l'attente du dénouement en rendant l'action prévisible. Mais c'est aussi dans les interstices de l'ironie que se cache cette voix auctoriale, notamment dans l'usage ludique des « documents-vérités » intercalés dans le récit. Semblant reproduits comme tels, ils sont pourtant invalidés par l'auteur qui exhibe leur caractère factice et leur « littérarité » aux yeux du lecteur. La lettre de Sylvie semble surjouer les discours sur la passion du duc de La Rochefoucauld ou, plus nettement encore, les *Lettres de la Religieuse portugaise* de Guilleragues. La reprise d'archétypes de la tradition amoureuse littéraire² affiche ainsi une fictionalité ostentatoire. Autant de signes qui laissent

² Voir à ce propos le motif du mari torturant moralement sa femme infidèle, qui vient tout droit de l'aventure de Bernage dans l'*Heptaméron*.

percevoir au lecteur une voix discrète mais railleuse, amusée et vaguement destructrice. La voix auctoriale n'unifie donc en rien les points de vue, elle orchestre malicieusement les dissonances polyphoniques et le chaos cacophonique. Voix parmi les autres voix, présente-absente car toujours implicite, elle brise la tension dramatique et joue avec le lecteur.

Pour comprendre ce jeu, peut-être faut-il se reporter à la fin de la cinquième histoire pour examiner les paroles des devisants, dont on a déjà dit qu'ils constituaient la mise en abyme de la communauté des lecteurs.

C'est d'abord Dupuis qui parle à Des Frans :

« je crois que toute la compagnie est dans l'impatience de vous entendre. »

Puis reprise de la narration-cadre :

« Toute la compagnie avait en effet impatience de savoir une histoire dont le peu de lumière qu'on en avait paraissait si surprenant. On fit desservir ; on congédia les laquais ; et on pria Des Frans de commencer. » (p. 298)

Extrait éminemment paradoxal : la mort de Sylvie et de Gallouin vient d'être annoncée par Des Frans, qui a « vendu la mèche » : la communauté des devisants (et des lecteurs) connaît donc la fin de l'histoire et se montre pourtant « impatiente » (Challe insiste lourdement sur le mot en le répétant deux fois). Cette mise en abyme de l'impatience du lecteur est claire : ce qu'attendent avec impatience les devisants, c'est moins le récit d'une histoire que la résolution d'une énigme. C'est moins l'histoire qui compte que le « peu de lumière qu'on en avait ». Challe montre ainsi par métaphore un lecteur jouissant du brouillard du sens : il y a du mystère, de l'énigme, et c'est cet appétit de mystère qui va constituer dès lors le moteur de la lecture.

La savante orchestration de l'opacité du sens par l'entrechoquement des voix narratives a pour effet de substituer au plaisir du récit le plaisir de la quête intellectuelle et sémiotique. Challe place son lecteur devant plusieurs lectures d'une même histoire, le conduisant ainsi à exercer son jugement et à fonder le plaisir de son acte de lecture sur cet exercice du jugement. Où l'on voit que les postures du lecteur

pourraient constituer l'objectif du récit challien : à la polyphonie narrative répond une polyphonie interprétative, un doute qui ne sera jamais résolu par une voix auctoriale surplombante.

Le lecteur, apprenant la vigilance face aux voix narratives qui s'entrechoquent, gagne à ce jeu intellectuel le plaisir d'un récit ludique où chaque élément narratif prend les allures d'un faux-semblant. La mise en abyme de l'acte de lecture dans l'attitude des devisants permet de mettre en scène une quête du sens toujours recommencée, puisqu'en refermant les *Illustres françaises*, ni les devisants ni finalement le lecteur n'auront une image claire de l'énigmatique Sylvie. Le lecteur voit ainsi prononcer à son encontre une condamnation à errer continûment dans le brouillard sémiotique sans résoudre jamais le mystère porté par la polyphonie narrative. L'apprentissage par le lecteur de cette lecture distanciée, méfiante face à la subjectivité et à un récit qui « a du jeu », ouvre la voie à bien des expérimentations romanesques. Ces expérimentations, Diderot les poussera très loin dans son *Jacques le fataliste* en 1773, et il saura retenir l'essentiel des leçons challiennes (gageons d'ailleurs qu'il y a beaucoup de Sylvie dans le personnage de madame de la Pommeraie). Les *Illustres françaises* ouvrent donc la voie aux expériences de déconstruction du récit à l'ère moderne et à une nouvelle conception de la lecture non plus comme plaisir passif consistant à recevoir le récit mais comme une activité intellectuelle et ludique produite par le travail d'opacité des voix narratives mêlées et contradictoires.